



THEODORE ROOSEVELT.

Président des Etats-Unis, choisi hier par la convention nationale républicaine siégeant à Chicago, comme candidat du parti aux élections prochaines.

TEMPERATURE

Du 23 juin 1904

Table with 2 columns: Thermomètre de R. et L. Celsius, Opticiens. No 121 rue Concord, et. and Fahrenheit Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 5 P. M.

Le Ticket Républicain.

La convention nationale républicaine, après trois jours de session à Chicago, a terminé ses travaux hier par la nomination des candidats du parti à la présidence et à la vice-présidence des Etats-Unis.

Quelques uns semblaient attendre à une lutte au sujet du candidat à la vice-présidence, mais les délégués se sont promptement mis d'accord sur M. Fairbanks, qui est d'ailleurs un des hommes les plus considérables de son parti et qui représente au Sénat des Etats-Unis un Etat d'importance.

En ce qui se rapporte à la présidence, il n'y a eu aucune surprise, non que Fairbanks puisse nuire à Roosevelt, mais il ne lui sera d'aucun secours. Le président actuel est trop connu, il s'est trop mis en évidence pour que le nom qui sera placé au-dessous du sien sur la liste républicaine ait une influence quelconque.

C'est Roosevelt, et Roosevelt seul, qui sera jugé par les électeurs, et le candidat à la vice-présidence suivra simplement à la remorque sans tendre ni défendre le câble le rattachant au remorqueur.

Avant le devoir des démocrates est-il tout tracé : ils ne sauraient trouver de meilleur plan de campagne que la dénonciation

LES MOUSTIQUES.

Il est généralement admis aujourd'hui que les moustiques sont d'actifs agents propagateurs de diverses maladies, et c'est pourquoi nous voyons à tous les points où ils sévissent les autorités sanitaires rechercher les moyens de les détruire.

En ce qui concerne la Nouvelle-Orléans, où les moustiques paraissent cette année plus nombreux, plus gros et plus féroces, que jamais, la question de leur destruction est agitée depuis longtemps.

Nous avons entendu des conférences, lu des brochures qui nous ont éclairés sur la vie de ces abominables insectes, mais il semble qu'on n'ait encore trouvé aucun moyen, non seulement de les détruire mais même de les attaquer avec quelque chance de succès.

Non que la propagation de maladies par les moustiques soit présentement à craindre, car l'admirable service de quarantaine de la Louisiane a mis à l'abri des maladies contagieuses, particulièrement de la fièvre jaune, la plus redoutable, mais le supplice perpétuel qu'ils infligent à la population est tel que ceux qui en débarrasseraient le pays seraient à juste titre considérés comme des bienfaiteurs.

Or, lorsqu'il s'agit de destruction des moustiques l'esprit se porte aussitôt sur La Havane. Après la guerre contre l'Espagne les Américains ont occupé Cuba pendant trois ans, et une des premières tâches qu'ils y ont entreprises a été l'assainissement de la capitale de l'île, La Havane.

Il y ont réussi au delà de tous les souhaits, et le grand port de la Perle des Antilles où la fièvre

Les prisonniers d'Erraisouli.

Dans l'état d'anarchie où se trouve le Maroc l'audace des brigands a beau jeu. Depuis longtemps le trop fameux Erraisouli a terrorisé la campagne, mais jamais sa hardiesse ne fut si grande. Tanger, elle-même, autour de laquelle, il y a dix-huit mois encore, les Européens pouvaient faire en sécurité quelques charmantes promenades, Tanger voit se rétrécir le cercle de ses environs, et plus d'une jolie excursion est devenue impossible.

Le dernier attentat surtout vient de jeter la consternation dans la colonie européenne, autant par l'audace inouïe avec laquelle il a été commis que par la notoriété des victimes. Nul n'osait à Tanger une situation plus en vue que le vieillard affable qui, avec son gendre, M. Varley, a été capturé par les brigands, et il est resté point d'Européen ayant séjourné quelque temps au Maroc qui ne connaisse cette maison que des maîtres aimables on se rendrait si agréable et si hospitaliers à ceux qu'ils reçoivent.

Grand, un peu voûté, la physionomie douce et sympathique qu'éclairait deux yeux profonds et quelque peu déconcertants, il a l'expression d'un homme intelligent et bon. Aimant l'étude, et peintre à ses heures, il a fait construire son immense salon, dans l'habitation de Tanger, où il résidait l'hiver, en vue d'abriter un immense tableau allégorique d'environ 8 mètres sur 4. Cette toile, de sa composition et exécutée par lui, en occupe tout le panneau du fond... inutile de dire qu'elle est très remarquable.

Dans ce salon se rencontre la société diplomatique, l'élite de la colonie étrangère—quelle que soit sa nationalité—et aussi quelques notables familles indigènes. C'est dans la famille Perdicaris que résidait jadis miss Keene, lorsqu'en 1872, le chef d'Oran, Mouley-Abdel-Salam, descendant direct de Mahomet, s'éprit de la jeune Anglaise. Il venait de répudier sa femme, une Marocaine, qui s'était réfugiée auprès du Sultan, et c'est à un bal donné chez les Perdicaris, qu'ayant en l'occasion d'approcher de celle qui l'avait conçue, il sollicita sa main qui lui fut accordée. Ces bals complaisants, de fondation, lui donnent chaque année, constituent le clou de la saison à Tanger.

Le pénitencier de Santa Teresa, à Florence, vient de perdre le pensionnaire qui faisait sa gloire, Cola Morra, un bandit dont la célébrité fut sans égale en Italie, et qui s'est éteint doucement, à l'âge de 77 ans, dans les bras de sa sœur Loretta, admise auprès de lui par une autorisation spéciale du directeur de la prison.

Avec Cola Morra, disparaît le dernier type du brigand italien, tel que la légende l'a campé dans nos imaginations, chapeau pointu, veste de velours à gros boutons d'argent et tremblion gigantesque—héritier, en un mot, de Fra Diavolo.

Dans cette tenue d'opéra-comique, Cola Morra fut longtemps, sous le dernier Bourbon de Naples, la terreur des Pouilles. Il opérât sans bande, seulement escorté de deux ou trois compagnons hardis comme lui, levant l'impôt sur les paysans terrorisés, mais en quelque façon adouci aussi par sa prestance et sa bravoure.

Cola Morra était né à Cerignone, le 17 juin 1827. Il fut condamné pour la première fois, en 1850, à vingt-cinq ans de galères pour assassinat. Echappé du bagne, il fut repris en 1861 et condamné de nouveau à dix-huit ans de galères pour vol et assassinat. Gracié en 1880, il se fit réintégrer en 1887 et condamner à sept ans de réclusion, pour chantage à main armée. Sorti de prison à l'expiration de sa peine, il essaya quelque temps de l'honnêteté. Celle-ci ne lui réussit guère, et, en 1895, il retourna en prison avec une condamnation à quatre ans de réclusion pour extorsion d'argent à main armée.

Libéré en 1899, il trouva un compatriote bienveillant qui lui donna un poste de gardien de taureaux dans les Pouilles. Le voilà de nouveau à cheval, le fusil en bandoulière, comme au beau temps. Il en profita pour se battre avec un autre gardien qui lui défia dans un duel rustique et qu'il tua. Il reprit la montagne avec les carabinières à ses trousses.

Le 11 mars 1900, le député Nitto, qui passait en voiture dans une partie isolée des Pouilles, reçut au passage deux coups de fusil qui, par bonheur, ne l'atteignirent pas. Cette tentative de meurtre est attribuée à Cola Morra. On redouble d'activité pour le trouver; on l'arrête enfin et, en 1902, la cour d'assises de Bénévent le condamne à 13

Si les Français, ajoute-t-il, voulaient accepter un conseil d'une personne aussi humble que moi, je leur dirais : "Agissez au Maroc comme vous l'avez fait en Tunisie. Maintenez tout au moins un semblant de souveraineté indigène; faites avec patience l'éducation des Berbères du Maroc, apprenez leur à se gouverner eux-mêmes, à se considérer comme partie intégrante de l'empire français, comme citoyens de la race caucasienne, à laquelle ils n'ont pas cessé d'appartenir, malgré des siècles de domination musulmane."

Sir H. H. Johnston est particulièrement autorisé à tenir un pareil langage; il connaît admirablement les possessions africaines françaises, qu'il a parcourues dans tous les sens en ethnographe, en artiste, en observateur.

Les légations sont gardées par des "Mokhaenis", ou soldats du Maghzen; mais les simples particuliers n'ont point cette défiance. Jusqu'à présent la présence de ces soldats inspirait le respect et la crainte aux malintentionnés, mais il est à remarquer que, par un privilège spécial, la famille Perdicaris, possédant les mêmes avantages que les légations, a, de même que celles-ci, des soldats du Maghzen pour la protéger; ce qui n'a point empêché leur belle résidence d'être de la "Montagne", à mi-chemin du cap Spartel, d'être envahie, Mme Perdicaris d'être fort malmenée et M. Perdicaris et son gendre M. Varley d'être emmenés en otages.

Erraisouli, devant l'importance de la capture, a risqué un grand coup, et malgré l'intervention immédiate du chef d'Oran, Mouley-Abdel-Salam, ami personnel de la famille Perdicaris, qui, généralement, s'est aussitôt rendu lui-même chez le bandit, les pourparlers ont continué devant les exigences d'Erraisouli. Il est à souhaiter que des mesures soient prises en vue de la sécurité des étrangers, sans qu'on serait en droit de se demander en quoi consiste leur protection!

L'explorateur anglais sir H. H. Johnston, l'ancien commissaire général de l'Ouganda, consacré dans le "Cornhill Magazine" une étude très documentée à la convention anglo-française.

L'auteur, et cela peut surprendre de la part d'un Anglais, rend un éloquent hommage au rôle éminent que joua l'Algérie rempli par la France dans l'Afrique du Nord. Il se plaît à constater que la politique française a obtenu, en Algérie et en Tunisie, plus de résultats que n'en a eu la politique anglaise dans les pays musulmans soumis à sa domination ou à son influence.

Il fait remarquer que l'Algérie et même son "hinterland" peuvent être considérés déjà comme français, que les Arabes et les Berbères abandonnent peu à peu leurs usages, que leur fanatisme religieux tend à diminuer, que la plupart des Algériens mahométans se sont mis à boire du vin et à manger du porc et qu'ils tendent même à renoncer à leurs idiomes.

Sir H. Johnston s'étend sur les succès de la France en Tunisie, attribuables en grande partie à la sagesse qu'elle a montrée en laissant au Bey une certaine autorité.

Le pénitencier de Santa Teresa, à Florence, vient de perdre le pensionnaire qui faisait sa gloire, Cola Morra, un bandit dont la célébrité fut sans égale en Italie, et qui s'est éteint doucement, à l'âge de 77 ans, dans les bras de sa sœur Loretta, admise auprès de lui par une autorisation spéciale du directeur de la prison.

Avec Cola Morra, disparaît le dernier type du brigand italien, tel que la légende l'a campé dans nos imaginations, chapeau pointu, veste de velours à gros boutons d'argent et tremblion gigantesque—héritier, en un mot, de Fra Diavolo.

Dans cette tenue d'opéra-comique, Cola Morra fut longtemps, sous le dernier Bourbon de Naples, la terreur des Pouilles. Il opérât sans bande, seulement escorté de deux ou trois compagnons hardis comme lui, levant l'impôt sur les paysans terrorisés, mais en quelque façon adouci aussi par sa prestance et sa bravoure.

Cola Morra était né à Cerignone, le 17 juin 1827. Il fut condamné pour la première fois, en 1850, à vingt-cinq ans de galères pour assassinat. Echappé du bagne, il fut repris en 1861 et condamné de nouveau à dix-huit ans de galères pour vol et assassinat. Gracié en 1880, il se fit réintégrer en 1887 et condamner à sept ans de réclusion, pour chantage à main armée. Sorti de prison à l'expiration de sa peine, il essaya quelque temps de l'honnêteté. Celle-ci ne lui réussit guère, et, en 1895, il retourna en prison avec une condamnation à quatre ans de réclusion pour extorsion d'argent à main armée.

Libéré en 1899, il trouva un compatriote bienveillant qui lui donna un poste de gardien de taureaux dans les Pouilles. Le voilà de nouveau à cheval, le fusil en bandoulière, comme au beau temps. Il en profita pour se battre avec un autre gardien qui lui défia dans un duel rustique et qu'il tua. Il reprit la montagne avec les carabinières à ses trousses.

Le 11 mars 1900, le député Nitto, qui passait en voiture dans une partie isolée des Pouilles, reçut au passage deux coups de fusil qui, par bonheur, ne l'atteignirent pas. Cette tentative de meurtre est attribuée à Cola Morra. On redouble d'activité pour le trouver; on l'arrête enfin et, en 1902, la cour d'assises de Bénévent le condamne à 13

ans de réclusion après un procès mouvementé. C'est cette peine que Cola Morra était en train de purger au pénitencier de Santa Teresa lorsque la mort est venue le surprendre à l'âge de 77 ans.

Un zoologiste doublé d'un électricien, M. A. D. Waller, a fait récemment des observations curieuses sur ce qu'on pourrait appeler "l'électricité des chats". On sait que la fourrure et la peau des chats donnent lieu à des phénomènes spéciaux d'électrisation dont on a même essayé de tirer un certain parti thérapeutique pour le soulagement des rhumatismes.

D'après M. Waller, l'effet électrique normal d'une excitation indirecte de la peau est un courant d'entrée dans le galvanomètre, alors que l'effet d'une excitation directe est un courant de sortie. Un courant d'entrée peut être obtenu par l'excitation directe immédiatement après la mort de l'animal.

L'auteur pense que les deux forces opposées coexistent au même moment dans la peau excitée, et que la déviation du galvanomètre n'est que l'expression de leur résultante.

Il y a à rapprocher de ces observations celle que tout le monde a pu faire de l'augmentation apparente de poids du corps d'un chat endormi par exemple sur un lit; il semble que la déviation en plomb et il faut de véritables efforts pour la déplacer. N'y a-t-il pas là quelque conséquence des phénomènes d'électrisation dont le corps de ces animaux extra-nervés est le siège? L'hypothèse est peut-être téméraire; mais encore demandez-elle à être envisagée et contrôlée expérimentalement. Le chat se comportant à sa façon comme une sorte d'électroscopie, n'est-ce point banal en vérité.

La Nuit du Quatre est une comédie musicale bien amusante et c'est devant un auditoire toujours plus nombreux et plus intéressé que joue chaque soir le troupe Wells-Drum-Harlan.

Little Chip et Mary Maudie sont acclamés chaque fois qu'ils paraissent en scène et leurs chansons deviennent de plus en plus populaires.

La troupe de vaudeville de Waley Hamilton a eu, en un beau succès, depuis son début à West End d'été dernier. Ses "spécialités" ont été accueillies hier soir par des applaudissements bruyants et répétés.

La musique de l'orchestre du professeur Paolietti et les vues du biographe ont, comme toujours, plu infiniment au public.

La belle Mme X... a subi la commune et afflige d'un corps qui rongit son joli petit nez, elle court chez son médecin.

L'Escalpe lui fait entendre qu'il ne connaît nul remède efficace contre ce bobo, parfaitement désagréable d'ailleurs.

Alors, impatientée : —Mais, enfin, vous, docteur, quand vous venez trouver dans cet état, comment faites-vous ? —J'éternue, madame... repoud-ri.

Ainsi, tu n'as plus le droit de porter ton nom déshonoré, parce que si l'on savait que tu es la fille d'un voleur, les gendarmes l'arrêteraient aussi; ils te mettraient en prison.

Tu entends bien, tu es la fille d'un voleur; d'un voleur!... répète le misérable, pour mieux graver son ignoble manège dans le cerveau de l'enfant éponantée.

As-tu bien compris, reprit-il en lui secouant rudement les poignets; tu ne dois dire à personne d'où tu viens, ni le nom des gens que tu connaissais; encore moins celui de ton père;... à personne!

—Non monsieur, non, murmura Yvonne toute frémissante de peur, et aussi de honte. —Bien; à cette condition-là, je te garderai avec moi, car tu es maintenant une enfant abandonnée.

Sensiblement, comme je n'étais pas riche, si tu veux manger, tu comptas, faudra que tu travaillais. —A qui, monsieur ? —A te le dirai-je jamais. Et puis, je te recommande de ne plus m'appeler monsieur; c'est pas un nom ça, et j'en ai un moi.

A partir d'aujourd'hui, tu me diras papa Lambert. Souviens-toi; papa Lambert. —Oui, papa Lambert, répéta machinalement l'enfant, dont les yeux ruisselaient de larmes

Les crimes de l'alcool. Raleigh, Caroline du Nord, 23 juin.—V. R. Valentine, un fermier du comté de Northampton, a tué un coup de fusil sa femme, et s'est ensuite suicidé.

Cette double tragédie s'est passée la nuit dernière. On croit que Valentine a agi sous l'influence de l'alcool. Le mari est mort et on désespère de sauver la femme.

La disparition de Kent J. Loomis. Londres, 23 juin.—On mande de Plymouth que les autorités font des recherches sur la disparition de Kent J. Loomis, frère de Francis B. Loomis, sous-secrétaire d'Etat à Washington.

M. Loomis était porteur de dépêches importantes, qu'il devait remettre à l'ambassadeur américain à Paris.

Il se pourrait que M. Loomis, qui était passager à bord du "Kaiser Wilhelm II", parti de New York le 14 juin et arrivé en Angleterre le 20 juin, ait débarqué à Plymouth.

Les autorités font des recherches pour identifier un américain qui a quitté Plymouth dans la nuit du 21 juin pour se rendre à Londres.

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

AMUSEMENTS. PARC ATHLETIQUE. "La Nuit du Quatre" est une comédie musicale bien amusante et c'est devant un auditoire toujours plus nombreux et plus intéressé que joue chaque soir le troupe Wells-Drum-Harlan.

Little Chip et Mary Maudie sont acclamés chaque fois qu'ils paraissent en scène et leurs chansons deviennent de plus en plus populaires.

La troupe de vaudeville de Waley Hamilton a eu, en un beau succès, depuis son début à West End d'été dernier. Ses "spécialités" ont été accueillies hier soir par des applaudissements bruyants et répétés.

La musique de l'orchestre du professeur Paolietti et les vues du biographe ont, comme toujours, plu infiniment au public.

La belle Mme X... a subi la commune et afflige d'un corps qui rongit son joli petit nez, elle court chez son médecin.

L'Escalpe lui fait entendre qu'il ne connaît nul remède efficace contre ce bobo, parfaitement désagréable d'ailleurs.

Alors, impatientée : —Mais, enfin, vous, docteur, quand vous venez trouver dans cet état, comment faites-vous ? —J'éternue, madame... repoud-ri.

Ainsi, tu n'as plus le droit de porter ton nom déshonoré, parce que si l'on savait que tu es la fille d'un voleur, les gendarmes l'arrêteraient aussi; ils te mettraient en prison.

Tu entends bien, tu es la fille d'un voleur; d'un voleur!... répète le misérable, pour mieux graver son ignoble manège dans le cerveau de l'enfant éponantée.

As-tu bien compris, reprit-il en lui secouant rudement les poignets; tu ne dois dire à personne d'où tu viens, ni le nom des gens que tu connaissais; encore moins celui de ton père;... à personne!

—Non monsieur, non, murmura Yvonne toute frémissante de peur, et aussi de honte. —Bien; à cette condition-là, je te garderai avec moi, car tu es maintenant une enfant abandonnée.

Les crimes de l'alcool. Raleigh, Caroline du Nord, 23 juin.—V. R. Valentine, un fermier du comté de Northampton, a tué un coup de fusil sa femme, et s'est ensuite suicidé.

Cette double tragédie s'est passée la nuit dernière. On croit que Valentine a agi sous l'influence de l'alcool. Le mari est mort et on désespère de sauver la femme.

La disparition de Kent J. Loomis. Londres, 23 juin.—On mande de Plymouth que les autorités font des recherches sur la disparition de Kent J. Loomis, frère de Francis B. Loomis, sous-secrétaire d'Etat à Washington.

M. Loomis était porteur de dépêches importantes, qu'il devait remettre à l'ambassadeur américain à Paris.

Il se pourrait que M. Loomis, qui était passager à bord du "Kaiser Wilhelm II", parti de New York le 14 juin et arrivé en Angleterre le 20 juin, ait débarqué à Plymouth.

Les autorités font des recherches pour identifier un américain qui a quitté Plymouth dans la nuit du 21 juin pour se rendre à Londres.

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

AMUSEMENTS. PARC ATHLETIQUE. "La Nuit du Quatre" est une comédie musicale bien amusante et c'est devant un auditoire toujours plus nombreux et plus intéressé que joue chaque soir le troupe Wells-Drum-Harlan.

Little Chip et Mary Maudie sont acclamés chaque fois qu'ils paraissent en scène et leurs chansons deviennent de plus en plus populaires.

La troupe de vaudeville de Waley Hamilton a eu, en un beau succès, depuis son début à West End d'été dernier. Ses "spécialités" ont été accueillies hier soir par des applaudissements bruyants et répétés.

La musique de l'orchestre du professeur Paolietti et les vues du biographe ont, comme toujours, plu infiniment au public.

La belle Mme X... a subi la commune et afflige d'un corps qui rongit son joli petit nez, elle court chez son médecin.

L'Escalpe lui fait entendre qu'il ne connaît nul remède efficace contre ce bobo, parfaitement désagréable d'ailleurs.

Alors, impatientée : —Mais, enfin, vous, docteur, quand vous venez trouver dans cet état, comment faites-vous ? —J'éternue, madame... repoud-ri.

Ainsi, tu n'as plus le droit de porter ton nom déshonoré, parce que si l'on savait que tu es la fille d'un voleur, les gendarmes l'arrêteraient aussi; ils te mettraient en prison.

Tu entends bien, tu es la fille d'un voleur; d'un voleur!... répète le misérable, pour mieux graver son ignoble manège dans le cerveau de l'enfant éponantée.

As-tu bien compris, reprit-il en lui secouant rudement les poignets; tu ne dois dire à personne d'où tu viens, ni le nom des gens que tu connaissais; encore moins celui de ton père;... à personne!

—Non monsieur, non, murmura Yvonne toute frémissante de peur, et aussi de honte. —Bien; à cette condition-là, je te garderai avec moi, car tu es maintenant une enfant abandonnée.

Feuilleton

L'Abeylle de la N. O.

19 Commencé le 3 juin 1904.

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

PREMIERE PARTIE.

VII LE MARTYR D'YVONNE.

D'ailleurs, innocente de ce qu'elle était l'inconnue

victime, elle conservait au fond de son jeune cœur, pourtant gonflé de douleur, l'espoir vague de se retrouver bientôt près de l'un des siens.

Bien qu'elle ignorât sa véritable situation, elle se souvenait d'avoir entendu parler de son père résidant en pays lointain, puis de ses grands-parents aperçus de temps à autre, dans la tranquille demeure du faubourg du Temple.

Quant à sa maman Dupont, elle aimée, et dont le souvenir très doux remuait en son âme tendre d'ineffables frissons de bonheur, elle ne savait pas exactement quel lien l'attachait à elle.

Elle se souvenait seulement de ses caresses quasi maternelles, des soins dont elle l'entourait, et de sa bonne figure de vieille, toujours souriante.

C'était elle qu'elle préférait à tous. Elle aimait aussi cette jeune et jolie dame, aux vêtements noirs, au visage triste et grave, connue depuis peu, mais dont le regard et les paroles étaient empreints de tant de douceur pénétrante et de bonté qu'elle avait été tout de suite conquise.

Peut-être l'étranger, si dur et si effrayant, qui l'avait prise, la conduisant il vers son père, vers ce bel officier dont on lui avait si souvent montré des photographies, et qu'elle aurait si ardemment souhaité de connaître ? Toutes ces pensées se heur-

taient, sans ordre, dans son cerveau d'enfant perturbé par la crainte de l'inconnu, par la brutale soudaineté des événements.

Zn arrivant aux Sables-d'Olonne, elle fut un instant distraite de son amertume par la vue de l'Océan, si impressionnant en son immensité grandiose et terrifiante.

—Est-ce que c'est ici que demeure mon grand-père ? osait-elle demander à son guide. —Non, c'est plus loin; répliqua durement Charly.

—Alors, on va voyager encore ? —Je ne sais pas, tu verras ça demain, ou après. —Et maman Dupont, est-ce que je la reverrai bientôt ? —Plus tard, peut-être; mais, pour le moment, souviens-toi que je te défends de parler d'elle.

C'est une mauvaise femme qui voulait te garder, malgré la volonté de tes grands-parents. Elle se sent fâchée avec elle, pour toujours. C'est pour ça que je suis venu te chercher de leur part.

—Pourquoi, monsieur, elle était bien bonne, maman Dupont; elle m'aimait bien, et puis moi aussi je l'aimais. —Tu avais tort, puisqu'elle n'est pas de ta famille. La dessus, assez causé, tu m'ennuies avec tes questions. Je t'ai déjà dit que je n'aurais pas les petites filles bavardes

comme toi. Tout en parlant, Charly parcourait la ville, passant par les rues de la Poissonnerie, de l'Hôtel-de-Ville, remontait la rue des Halles et venait enfin aboutir au quai de Franqueville, où il trouvait bientôt une chambre à louer, au coin de la rue des Corderies.

C'était meublé sommairement, mais de façon très propre; il y avait deux lits, un grand et un petit.

Une fois enfermé dans son nouveau logis avec l'enfant, Charly l'appela près de lui, la saisant par les deux poignets et, fixant sur elle son regard sombre, plein de menaces, il lui parla d'un ton brutal.

—Ecoute bien à présent ce que je vais te dire; et tâche de t'en souvenir toujours. —Oui monsieur, fit Yvonne tremblante.

Tout ce que je t'ai raconté dans le chemin de fer, ou tout à l'heure, était faux. A compter d'aujourd'hui, tu n'as plus de parents; personne ne veut plus de toi, pour les raisons que je vais te faire connaître, maintenant que l'heure est venue.

Ton père était officier dans un régiment de zouaves, il a volé ses colonels; puis il a été arrêté, condamné aux travaux forcés pour toute sa vie. Alors sa famille l'a repoussé, et les yeux ruisselaient de larmes

amères. —Et n'oublie pas; tu es la fille d'un voleur!... A présent, assieds-toi, repose-toi, dors si tu veux, je vais sortir, tu m'attendras ici.

En disant cela, l'immonde Charly lâcha la petite fille qui recula tremblante jusqu'au fond de la pièce, puis il sortit fermant la serrure de la porte à double tour.

Lorsqu'elle se trouva seule, Yvonne glacée d'épouvante et désemparée, se laissa tomber d'abord sur les genoux, puis s'affaissa sur le parquet, où elle demeura prostrée, la tête dans ses mains, répétant obstinément à travers ses sanglots, ces mots effrayants : —Mon papa... un voleur... un voleur... mon Dieu... mon Dieu... un voleur!

Et, bientôt vaincue par la fatigue et l'intensité de son chagrin, elle s'endormit ainsi, sur le sol même de la chambre.

Charly rentra vers six heures du soir, après avoir fait une course inutile à Olonne, où l'ancien camarade qu'il croyait trouver n'était plus établi.

Il réveilla l'enfant, l'entraîna sur le quai du Commerce, péniblement dans une buvette où se réunissaient les pêcheurs, et prit avec elle un repas sommaire.

Yvonne glacée d'épouvante et désemparée, se laissa tomber d'abord sur les genoux, puis s'affaissa sur le parquet, où elle demeura prostrée, la tête dans ses mains, répétant obstinément à travers ses sanglots, ces mots effrayants : —Mon papa... un voleur... un voleur... mon Dieu... mon Dieu... un voleur!

Et, bientôt vaincue par la fatigue et l'intensité de son chagrin, elle s'endormit ainsi, sur le sol même de la chambre.

Charly rentra vers six heures du soir, après avoir fait une course inutile à Olonne, où l'ancien camarade qu'il croyait trouver n'était plus établi.

Il réveilla l'enfant, l'entraîna sur le quai du Commerce, péniblement dans une buvette où se réunissaient les pêcheurs, et prit avec elle un repas sommaire.

Yvonne glacée d'épouvante et désemparée, se laissa tomber d'abord sur les genoux, puis s'affaissa sur le parquet, où elle demeura prostrée, la tête dans ses mains, répétant obstinément à travers ses sanglots, ces mots effrayants : —Mon papa... un voleur... un voleur... mon Dieu... mon Dieu... un voleur!

Et, bientôt vaincue par la fatigue et l'intensité de son chagrin, elle s'endormit ainsi, sur le sol même de la chambre.

Yvonne glacée d'épouvante et désemparée, se laissa tomber d'abord sur les genoux, puis s'affaissa sur le parquet, où elle demeura prostrée, la tête dans ses mains, répétant obstinément à travers ses sanglots, ces mots effrayants : —Mon papa... un voleur... un voleur... mon Dieu... mon Dieu... un voleur!

Et, bientôt vaincue par la fatigue et l'intensité de son chagrin, elle s'endormit ainsi, sur le sol même de la chambre.

Charly rentra vers six heures du soir, après avoir fait une course inutile à Olonne, où l'ancien camarade qu'il croyait trouver n'était plus établi.

Il réveilla l'enfant, l'entraîna sur le quai du Commerce, péniblement dans une buvette où se réunissaient les pêcheurs,